

**BICHAT**

NÉ EN 1771, MORT EN 1803.



Il vécut assez pour sa gloire.

La vie de l'homme illustre que nous allons écrire n'est pas de celles qui débute par des épreuves difficiles, qui poursuivent lentement, péniblement leur tâche, et ne l'achèvent qu'après de puissants efforts pour atteindre la renommée à leur dernier déclin. C'est une de ces existences qui apparaissent et s'élèvent dans le calme du bien-être, comme si elles n'avaient d'autre peine à prendre que de suivre les impulsions de leur génie pour parvenir, avant l'âge, au rang des plus hautes destinées. La vie sérieuse de Bichat commence à vingt ans et finit à trente : c'est pendant ces dix années à peine que par ses études, ses recherches, ses découvertes en médecine, par ses services rendus à l'art, au pays et à l'humanité, il assure à son nom une gloire impérissable. Et cette vie si calme et si laborieuse, si rapide et si pleine, s'est accomplie cependant au milieu d'une ère féconde en grands hommes qui devaient puiser leur célébrité dans les tourmentes intestines ou dans les conquêtes guerrières de la révolution française. Mais en respirant l'air vivifiant de cette grande époque, Bichat, sans doute, a senti son courage s'exalter, et, vaillant soldat de la science, il a combattu, il a brillé, il a péri sur un champ de bataille qui compte aussi ses héros et ses victimes.

Marie-François-Xavier Bichat est né le 11 novembre 1771, à Thoiriette, village de la vallée de la Bresse, circonscrite alors dans le département du Jura et appartenant aujourd'hui au département de l'Ain. Sa famille avait quelque fortune et jouissait dans le pays de l'estime générale. Sa mère, pieuse et digne femme, avait mérité, par sa bienfaisance, d'être appelée la mère des pauvres. Son père, Jean-Baptiste Bichat, était médecin à Poncin en Bugey; il avait été reçu docteur à la Faculté de Montpellier, et m

* Extrait du *Plutarque Français*.

de la charité, du désintéressement dans la pratique de son art : il se recommandait par l'élévation de son esprit autant que de son savoir, et, sans être pénétré des idées philosophiques de son époque, il adoptait les vues de Jean-Jacques Rousseau sur l'éducation physique des enfants. Wantant en faire l'application à son premier-né, il commence par le plonger à plusieurs reprises dans l'eau d'un torrent, et continue, pendant quelques années, à le soumettre à cette épreuve un peu rude, mais faite pour le fortifier; il l'exerce ensuite à gravir les roches escarpées du Jura, à supporter les fatigues de la marche, de la chasse, et développe en lui la vigueur et l'agilité du montagnard. C'est par cette mâle éducation du corps, trop souvent négligée, que le père de Bichat prépare l'éducation de l'esprit chez son fils aîné.

Après son enfance ainsi passée à Poncin, le jeune Bichat entre à dix ans au collège de Nantua, où, bien plus par sa facilité que par son goût pour apprendre, il obtient des couronnes dans toutes ses classes. Mais, en 1789, au moment où la révolution éclate, il est retiré du collège et placé dans un séminaire de Lyon pour y compléter ses études scolaires, selon les idées religieuses de sa famille, et d'après les conseils de l'un de ses oncles, jésuite d'un rare mérite et l'un des prédicateurs de Louis XVI. Il passe deux ans au séminaire et s'y distingue encore en soutenant une thèse savante de théologie. La littérature et la philosophie le disposent à des études plus sérieuses, et l'exemple, le conseil de son père, l'encourageant à choisir la médecine, en l'initiant de bonne heure au langage de cette vaste science dont les éléments sont si difficiles. C'est encore à son père qu'il doit de surmonter la répugnance naturelle qu'inspirent au débat les travaux anatomiques, pour en comprendre l'intérêt et l'importance, comme s'il entrevoyait déjà tout ce qu'il pouvait promettre à l'art de guérir.

En 1791, Xavier Bichat est admis élève à l'Hôtel-Dieu de Lyon, et il y reste quelque temps sous la direction de Marc-Antoine Petit, qui lui donne les premières notions de la chirurgie pendant que Cartier lui fait faire de l'anatomie. Plein de zèle et d'amour pour sa vocation, il n'a d'autre pensée que celle de s'instruire afin de répondre dignement à l'attente de son père; mais, ému des désastres du siège de Lyon, effrayé pour sa famille des sinistres événements de la terreur, au milieu desquels il se trouve lui-même engagé avec son frère et ses amis, il revient dans le pays natal, sans pouvoir y séjourner, car alors de toutes parts des levées de volontaires appellent les citoyens à la défense de la patrie en danger. Bichat répond à cet appel avec un généreux élan; il a pressenti les sanglantes douleurs qu'il pourra soulager, il voudrait servir l'humanité en servant la nation, et se fait recevoir chirurgien de troisième classe dans les ambulances des armées de la république. On l'envoie à l'armée

des Alpes; mais après avoir séjourné à Grenoble dans un repos incompatible avec son activité naturelle, il obtient la faveur d'être attaché à l'hôpital de Bourg, organisé alors en hôpital militaire, et il y passe cinq ou six mois sous les ordres de M. Buget, en formant son instruction pratique sur la chirurgie des camps.

Mais ce n'est pas assez pour Bichat, il fuit à son ardeur un plus vaste champ d'observation. L'école de Paris, brillant de l'éclat imprimé à l'ensemble des connaissances médicales par l'esprit philosophique du dix-huitième siècle, s'honorait de posséder dans son sein des professeurs tels que Foureroy pour la chimie, Chaussier pour la physiologie, Hallé pour l'hygiène, Pinel, Corvisart pour la médecine, Desault, Sabatier pour la chirurgie. C'est auprès de ces maîtres-là que Bichat veut s'instruire; c'est surtout à la suite des hommes marquants dans la chirurgie militaire qu'il veut marcher; et ceux qui avaient porté aux armées le dévouement de leur expérience, ceux qui avaient appartenu à la mémorable *Académie de chirurgie* en la faisant dépositaire de leurs travaux, Lapeyronie, Ledran, J.-L. Petit et son digne fils, Ravaton, Garangeot, Lafaye, Lamartinière, Lombard, Faure, Dufourat, Thomassin, Noël, Percy et d'autres, offraient à l'esprit de Xavier Bichat de grands souvenirs, et à son émulation de nobles modèles. Il part enfin, et, après quelques difficultés d'autorisation, il arrive à Paris en 1794.

Presque tous les jeunes gens qui étudiaient alors la médecine pour embrasser la carrière militaire, et dont la plupart appartenaient à l'école du Val-de-Grâce, suivaient en même temps les leçons du chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, attirés à lui par la réputation de son savoir, par l'exemple de son dévouement, par la sagacité de son coup d'œil, par l'habileté de sa main, par l'autorité de sa parole : nommer Desault, c'est déjà placer Bichat auprès de lui; mais comment parler du disciple sans saluer le maître, dont le nom était célèbre à l'époque où de grands noms dans l'art de guérir retentissaient de toutes parts? C'étaient Camper et Gaubius en Hollande, Stoll en Allemagne, Fontana et Spallanzani en Italie, Haller et Tissot en Suisse, Cullen et les Hunter en Angleterre, Borden, Barthéz, Vieq d'Azyr et ceux que nous avons déjà cités, en France.

Confondu d'abord dans la foule des élèves de Desault, Bichat restait ignoré de lui, lorsqu'un jour il offre de remplacer l'un de ses camarades pour lire le résumé de la leçon de la veille, selon l'usage établi alors à l'Hôtel-Dieu. Sa lecture est à peine commencée, qu'elle révèle toutes les qualités d'un esprit net et judicieux, le mérite d'une instruction solide et le talent de style le plus pur. Les assistants écoutent le nouveau disciple avec l'étonnement de l'attention et le silence du respect; il achève de lire, et il est salué par des applaudissements spontanés, par des éloges unanimes; on le présente à M. Desault, qui le félicite à son tour, l'inter-

de la charité, du désintéressement dans la pratique de son art : il se recommandait par l'élévation de son esprit autant que de son savoir, et, sans être pénétré des idées philosophiques de son époque, il adoptait les vœux de Jean-Jacques Rousseau sur l'éducation physique des enfants. Want en faire l'application à son premier-né, il commence par le plonger à plusieurs reprises dans l'eau d'un torrent, et continue, pendant quelques années, à le soumettre à cette épreuve un peu rude, mais faite pour le fortifier; il l'exerce ensuite à gravir les roches escarpées du Jura, à supporter les fatigues de la marche, de la chasse, et développe en lui la vigueur et l'agilité du montagnard. C'est par cette mâle éducation du corps, trop souvent négligée, que le père de Bichat prépare l'éducation de l'esprit chez son fils aîné.

Après son enfance ainsi passée à Poncin, le jeune Bichat entre à dix ans au collège de Nantua, où, bien plus par sa facilité que par son goût pour apprendre, il obtient des couronnes dans toutes ses classes. Mais, en 1789, au moment où la révolution éclate, il est retiré du collège et placé dans un séminaire de Lyon pour y compléter ses études scolaires, selon les idées religieuses de sa famille, et d'après les conseils de l'un de ses oncles, jésuite d'un rare mérite et l'un des prédicateurs de Louis XVI. Il passe deux ans au séminaire et s'y distingue encore en soutenant une thèse savante de théologie. La littérature et la philosophie le disposent à des études plus sérieuses, et l'exemple, le conseil de son père, l'encouragent à choisir la médecine, en l'initiant de bonne heure au langage de cette vaste science dont les éléments sont si difficiles. C'est encore à son père qu'il doit de surmonter la répugnance naturelle qu'inspirent au début les travaux anatomiques, pour en comprendre l'intérêt et l'importance, comme s'il entrevoyait déjà tout ce qu'il pouvait promettre à l'art de guérir.

En 1791, Xavier Bichat est admis élève à l'Hôtel-Dieu de Lyon, et il y reste quelque temps sous la direction de Marc-Antoine Petit, qui lui donne les premières notions de la chirurgie pendant que Cartier lui fait faire de l'anatomie. Plein de zèle et d'amour pour sa vocation, il n'a d'autre pensée que celle de s'instruire afin de répondre dignement à l'attente de son père; mais, ému des déastres du siège de Lyon, effrayé pour sa famille des sinistres événements de la terreur, au milieu desquels il se trouve lui-même engagé avec son frère et ses amis, il revient dans le pays natal, sans pouvoir y séjourner, car alors de toutes parts des levées de volontaires appellent les citoyens à la défense de la patrie en danger. Bichat répond à cet appel avec un généreux élan; il a pressenti les sanglantes douleurs qu'il pourra soulager, il voudrait servir l'humanité en servant la nation, et se fait recevoir chirurgien de troisième classe dans les ambulances des armées de la république. On l'envoie à l'armée

des Alpes; mais après avoir séjourné à Grenoble dans un repos incompatible avec son activité naturelle, il obtient la faveur d'être attaché à l'hôpital de Bourg, organisé alors en hôpital militaire, et il y passe cinq ou six mois sous les ordres de M. Buget, en formant son instruction pratique sur la chirurgie des camps.

Mais ce n'est pas assez pour Bichat, il faut à son ardent un plus vaste champ d'observation. L'école de Paris, brillant de l'éclat imprimé à l'ensemble des connaissances médicales par l'esprit philosophique du dix-huitième siècle, s'honorait de posséder dans son sein des professeurs tels que Fourcroy pour la chimie, Chénasier pour la physiologie, Hallé pour l'hygiène, Pinel, Corvisart pour la médecine, Desault, Sabatier pour la chirurgie. C'est auprès de ces maîtres-là que Bichat veut s'instruire; c'est surtout à la suite des hommes marquants dans la chirurgie militaire qu'il veut marcher; et ceux qui avaient porté aux armées le dévouement de leur expérience, ceux qui avaient appartenu à la mémorable *Académie de chirurgie* en la faisant dépositaire de leurs travaux, Lapeyronie, Ledran, J.-L. Petit et son digne fils, Ravaton, Garengot, Lafaye, Lamartinière, Lombard, Faure, Dufonart, Thomassin, Noël, Percy et d'autres, offraient à l'esprit de Xavier Bichat de grands souvenirs, et à son émulation de nobles modèles. Il part enfin, et, après quelques difficultés d'autorisation, il arrive à Paris en 1794.

Presque tous les jeunes gens qui étudiaient alors la médecine pour embrasser la carrière militaire, et dont la plupart appartenaient à l'école du Val-de-Grâce, suivaient en même temps les leçons du chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, attirés à lui par la réputation de son savoir, par l'exemple de son dévouement, par la sagacité de son coup d'œil, par l'habileté de sa main, par l'autorité de sa parole : nommer Desault, c'est déjà placer Bichat auprès de lui; mais comment parler du disciple sans saluer le maître, dont le nom était célèbre à l'époque où de grands noms dans l'art de guérir retentissaient de toutes parts? C'étaient Camper et Gaubius en Hollande, Stoll en Allemagne, Fontana et Spallanzani en Italie, Haller et Tissot en Suisse, Cullen et les Hunter en Angleterre, Borden, Barthéz, Vieq d'Azyr et ceux que nous avons déjà cités, en France.

Confondus d'abord dans la foule des élèves de Desault, Bichat restait ignoré de lui, lorsqu'un jour il offre de remplacer l'un de ses camarades pour lire le résumé de la leçon de la veille, selon l'usage établi alors à l'Hôtel-Dieu. Sa lecture est à peine commencée, qu'elle révèle toutes les qualités d'un esprit net et judicieux, le mérite d'une instruction solide et le talent du style le plus pur. Les assistants écoutent le nouveau disciple avec l'étonnement de l'attention et le silence du respect; il achève de lire, et il est salué par des applaudissements spontanés, par des éloges unanimes; on le présente à M. Desault, qui le félicite à son tour, l'inter-

roge, et devine ce que ce jeune homme promet à l'avenir; il l'attache à lui par ses bienfaits comme il se l'était attaché déjà par ses leçons; il lui donne place dans sa maison, à sa table; il en fait son élève favori, son enfant adoptif, son second fils.

Bichat vient d'apparaître, il va bientôt se révéler tout entier : mais il n'appartient plus à la chirurgie militaire, qui doit s'honorer d'avoir possédé à ses débuts ce grand génie médical.

Digne de la confiance de Desault, Bichat lui voue dès ce moment un culte de tendresse et de reconnaissance; il partage avec lui les fatigues de son service à l'Hôtel-Dieu, les soins de sa clientèle et les relations de sa correspondance avec les savants de toute l'Europe, avec les malades qui le consultent de tous côtés; il se pénètre de ses idées, de ses doctrines, et le suit à la recherche des vérités de l'art; il consacre une partie de ses journées à des travaux d'anatomie, ses soirées à des leçons, à des conférences, et une partie de ses nuits à préparer ses cours, à rédiger ses notes, à écrire ses premières œuvres, en déployant cette prodigieuse activité qui lui permettra de faire tant de choses en si peu de temps.

Deux ans à peine se sont écoulés depuis que Desault a lié à son nom la destinée naissante de Bichat, lorsqu'il meurt subitement à l'âge de cinquante et un ans, en laissant à son élève désolé des regrets qui ne seront pas stériles, et à la chirurgie française un souvenir qui ne s'effacera pas.

Un marbre funéraire fut placé à l'Hôtel-Dieu par ordre du premier consul pour y conserver la mémoire du célèbre chirurgien, et dès que Bichat vit ce monument : « Je donnerais trente ans de ma vie, s'écria-t-il, pour » ressembler à ce grand homme ! » Noble et fatal vœu qui devait trop tôt s'accomplir ! Le maître était mort avant d'avoir vieilli, comme le disciple devait mourir presque avant d'avoir vécu.

Desault, qui avait rempli le monde médical de sa renommée, n'avait laissé de sa grande pratique que des observations éparses, un *journal* incomplet, Bichat s'empresse de le terminer, et y consigne les faits les plus intéressants de la clinique de l'Hôtel-Dieu; mais cela ne suffit pas à sa gratitude filiale envers celui qu'il aime comme son second père. Il recueille ses leçons, en rassemble tous les matériaux, les coordonne méthodiquement et en forme les *Œuvres chirurgicales de Desault*. Le savant chirurgien de l'Hôtel-Dieu n'aurait peut-être pas eu l'ambition ou le temps d'écrire, et, comme tant d'hommes d'une supériorité incontestable de leur vivant, il n'aurait laissé après sa mort qu'une tradition passagère de sa célébrité sans le pieux hommage que Bichat devait lui rendre.

Le *Discours préliminaire* de cet ouvrage est un des modèles de la littérature médicale, et l'*Éloge de Desault*, qui fait suite à ce discours, est la plus haute expression des pensées du cœur. C'est aussi un tribut de reconnaissance envers la veuve de son maître, dont il adopte le fils à son tour.

Bichat entreprend alors cette série de travaux qui doivent immortaliser son nom. Les études chirurgicales qu'il vient de faire sont le point de départ de ses découvertes en anatomie, en physiologie et en pathologie; car c'est à la chirurgie qu'il attribue une part de ses succès en médecine. Voici comment il s'exprime dans le discours préliminaire des œuvres de Desaut : « Livré depuis quelque temps à l'étude de la » médecine, puis à la pratique des hôpitaux, je n'ai plus dû considérer » la chirurgie que comme une base essentielle de toutes les connaissances » médicales, que comme un moyen important d'analogie dans une foule » de cas difficiles, et comme un guide sans lequel le médecin marche au » hasard. »

Cependant Bichat n'a pu donner à la pratique de la chirurgie assez de temps pour faire accepter l'autorité de son expérience, mais l'autorité de son génie lui suffira pour ajouter à quelques vues ingénieuses sur la *ligature des polypes*, sur l'*opération du trépan*, sur le *bandage des fractures de la clavicule* et sur quelques autres points d'un intérêt secondaire, des idées plus larges, des applications plus étendues d'anatomie et de physiologie chirurgicales.

Suivons-le dans ses œuvres.

Bichat concentre d'abord son ardeur sur l'anatomie, devenue la source féconde de ses doctrines physiologiques. Des recherches attentives sur la texture des tissus lui font découvrir, en 1793, les *membranes synoviales*; et il publie sur ce sujet un mémoire qui fait sensation dans l'école de Paris.

Sa découverte des membranes synoviales lui suggère le projet d'un travail d'ensemble; il le met à exécution, et il produit le *Traité des Membranes*, livre entièrement nouveau, et qui jamais peut-être ne sera refait, parce qu'il est complet par l'exactitude des descriptions, par la multiplicité des détails, par l'importance des considérations générales, par l'utilité des applications pratiques et par le talent de l'exposition. « A mon père, à mon meilleur ami, » telle est sa dédicace, hommage touchant de ce cœur filial, reportant au sein paternel les prémices d'une gloire que, seul peut-être, il aurait ignorée, si elle n'eût été dès lors proclamée dans le monde médical de l'Europe.

Bientôt l'étendue de ses travaux s'agrandit avec le cercle de ses idées; ce qu'il vient de faire pour l'anatomie et la physiologie des membranes, Bichat l'entreprend pour tous les tissus; il les cherche et les découvre, les étudie et les analyse dans leurs formes, dans leur structure intime et leur développement, dans leurs fonctions et leurs propriétés vitales; il assigne à chacun de ces tissus sa place respective et ses rapports selon les lois de l'organisme, et de cette classification méthodique, de cet ensemble parfait, résulte l'*Anatomie générale*, la plus grande conception de cette grande intelligence, et son plus beau titre à l'admiration de la postérité.

(Le *Traité d'anatomie générale*, désigné pour les grands prix décennaux de l'Empire, a été traduit dans toutes les langues.)

Pour compléter ses œuvres anatomiques, Bichat commence un *Traité d'anatomie descriptive*, celui de tous ses livres qui devait se ressentir le moins des qualités brillantes de son esprit, parce que non-seulement cette étude paraissait déjà bien faite et sa connaissance bien acquise, mais encore parce qu'elle est difficile à dégager des exigences de détails et des répétitions de langage. Et cependant cet ouvrage se distingue par le mérite d'une exposition claire, méthodique, plus rapide même que ne semble le comporter pareille matière; et, comme si son auteur pressentait que le temps ou la vie allaient lui manquer pour achever cette production nouvelle, il en laisse le soin au talent et à l'amitié de deux de ses plus fidèles élèves, Buisson et Roux, qui, en publiant le quatrième et le cinquième volume de l'*Anatomie descriptive*, méritent que leurs noms soient unis au sien.

Ce n'est pas assez pour Bichat d'avoir exploré, décrit la structure de tous les tissus, de tous les organes; ce ne sera pas assez pour lui, comme nous le verrons, d'avoir deviné ou établi les lois de l'organisation dans l'état de santé ou de maladie, il veut en connaître les conséquences matérielles après la mort; et il entreprend l'*anatomie pathologique* comme il a conçu et produit l'*anatomie générale*. Renouelant les travaux de Morgagni, de Walter, de Sandifort, il veut les dépasser et doter la science d'une œuvre de plus; il s'enferme, il s'isole dans les amphithéâtres de dissection; vivant des journées entières au milieu de l'atmosphère des morts, il ouvre des centaines de cadavres, et, le scalpel à la main, il explore, il reconnaît, il poursuit les traces visibles des maladies, il indique leurs effets les plus appréciables aux sens, et prépare ainsi les travaux de Bayle, de Laënnec, de Dupuytren, de Cruveilhier; il observe et il démontre que chaque forme de lésions cadavériques se présente avec les mêmes caractères dans les organes d'un même système; et, par le principe de l'essentialité des lésions dans les différents tissus, il constate la localisation des phlegmasies et devient le précurseur de Broussais.

Mais, attristé de l'impuissance de l'art en présence de la mort, son esprit médite la recherche et l'analyse des moyens qui tendent à prolonger la vie; Bichat espère bien faire pour la thérapeutique ce qu'il a su faire pour l'anatomie et la physiologie, et il se livre à l'étude raisonnée de la matière médicale avec cette incomparable aptitude qui lui rendait faciles tous les labeurs et semblait exciter en lui des forces surnaturelles. Alors, en effet, la science des médicaments n'était qu'un amas informe des productions fournies à la médecine par les trois règnes de la nature. Voici ce que Bichat écrit quelque part sur cette matière médicale : « Incohérent- » assemblage d'opinions elles-mêmes incohérentes, elle est peut-être de » toutes les sciences physiologiques celle où se peignent le mieux les tra-

« vers de l'esprit humain. Que dis-je? Ce n'est point une science pour un esprit méthodique, c'est un ensemble informe d'idées inexactes, d'observations souvent périlleuses, de moyens souvent illusoire, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées. » Pour débrouiller ce chaos, ce n'est pas un stérile inventaire de toutes les substances de la matière médicale qu'il veut dresser, ce n'est pas une nomenclature arbitraire qu'il veut établir, mais une classification méthodique fondée sur les principes, sur les lois physiologiques qu'il aura instituées. Ce qu'il veut enfin, c'est d'assigner à chaque substance ses propriétés actives sur chacune des propriétés vitales; et à peine engagé dans cette voie d'expérimentation clinique, il devance encore ceux qui devaient accomplir son œuvre dernière à peine ébauchée : ce fut seulement un quart de siècle après lui.

Ce qu'il n'a pas eu le temps de faire lui-même pour la matière médicale, ni même pour l'anatomie tout entière, il l'a fait complètement pour la physiologie; il l'a fondée en France, et il en aurait été le créateur si l'histoire ne devait pas tenir compte des travaux qu'il semblait ignorer. « Au moment où parut Bichat, dit l'un de ses plus dignes, de ses plus savants interprètes (M. le professeur Hippolyte Boyer-Collard), la France avait rompu avec le reste du monde... En vain Haller en Suisse, J. Hunter en Angleterre, Reil en Allemagne, venaient de constituer la physiologie sur la base éternelle de l'observation et de l'expérience, l'un avec son prodigieux savoir et son incomparable bon sens, les deux autres avec cette hauteur de vues et cette sagacité qui brillent dans toutes leurs œuvres. Ces progrès étaient presque entièrement perdus pour nous. La physiologie n'existait pas encore dans le pays qui avait donné Vieq d'Azyr à l'anatomie, Baillou et Fernel à la médecine, A. Paré et J.-L. Petit à la chirurgie. »

Bichat vient donc alors; il porte les premières vues de son génie sur la foule des êtres animés de la nature, et il établit les lois du vitalisme, en s'appuyant sur la base solide de la physique et de l'anatomie. La méthode expérimentale devient entre ses mains et par la puissance de son esprit la pierre de touche de toutes les propriétés de l'organisme; il les étudie, les analyse et les unit à des phénomènes d'ensemble qui, dans un ordre élevé, représentent l'origine, le mécanisme, le développement et la cessation des diverses fonctions de la vie.

Il s'attache à préciser leurs influences mutuelles et à fixer les rapports qui existent entre la respiration, la circulation et l'action cérébrale, faisant, comme on l'a dit, du poumon, du cœur et du cerveau une sorte de trépied vital qui soutient le principe de l'être.

¹ Discours prononcé à Bourg, au nom de la Faculté de Médecine de Paris, pour l'inauguration de la statue de Bichat.

Il reconnaît que la faculté de sentir et celle de se mouvoir sont les conditions les plus générales de la vie, et il établit que les propriétés les plus simples des corps vivants sont la *sensibilité* et la *motilité*.

S'emparant des simples aperçus qu'Aristote, Buffon et d'autres n'avaient fait qu'indiquer, il assigne à l'existence de l'homme deux modes distincts, mais non séparés; l'un qui le rapproche des êtres inférieurs et le fait vivre à son insu ou malgré lui, c'est la vie de nutrition ou la vie organique; l'autre qui l'élève au-dessus des êtres de la création par le don de la pensée, par l'expression de l'intelligence, par la manifestation des idées, par l'accent de la parole, c'est la vie de relation ou la vie animale. Séparant ensuite l'une de l'autre cette vie organique et cette vie animale, il démontre leur dépendance réciproque, et expose leurs caractères distinctifs d'après les données de la science et les preuves de l'expérimentation. De là, ce beau livre qu'il faut lire, parce qu'il ne saurait être analysé dans une simple notice, et qui, malgré certaines assertions contestables, notamment sur la doctrine des propriétés vitales, malgré même quelques erreurs, dues à une précipitation de publicité, qu'un nouvel examen aurait effacées, représente avec autant de clarté que d'attrait la série des phénomènes de l'organisme révélés dans leurs principales manifestations.

Les *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* seraient l'ouvrage d'un profond observateur et d'un grand philosophe, si elles n'étaient point l'œuvre d'un médecin qui n'avait pas alors vingt-huit ans!

Voilà comment Bichat est parvenu à cette renommée si légitime du plus grand physiologiste que la France ait jamais produit. Tant de hautes questions dans les sciences médicales ont été soulevées, résolues par lui, qu'une analyse de tous ses travaux exigerait, pour les apprécier à leur valeur, des considérations plus étendues, mais aussi un plus profond savoir que le nôtre.

Bichat lisait peu, il en convient lui-même, et comment aurait-il trouvé le temps de lire dans cette courte existence qui lui a permis de composer de si beaux livres? Et ces écrits, riches de faits avérés ou confirmés chaque jour, brillants par une méthode qui est devenue un modèle, ces écrits publiés dans l'espace de six années, ne resteront pas seulement comme les dépositaires de ses doctrines, mais comme les impérissables monuments de sa gloire.

Si le style est l'homme, le style de Bichat se caractérise par la clarté, l'élégance et la précision; sa phrase, nette et rapide comme sa pensée, a souvent cette allure hardie de l'invention qui ne s'arrête pas devant les mots, pour exprimer plus vite les idées. Sa prodigieuse facilité lui faisait livrer à l'impression, et sans jamais les recopier, les feuilles qu'il avait souvent de la peine à relire. Était-ce encore dans la fatale prévision que le temps lui manquerait pour revoir et compléter ses travaux!

Et tandis qu'il accomplit d'aussi grandes œuvres, Bichat trouve encore

dans l'exercice de l'enseignement un puissant moyen de propager ses doctrines en développant ses merveilleuses facultés. Il commence à professer dès 1797, et il finit par faire jusqu'à trois cours à la fois ; son zèle infatigable pour l'instruction de ses nombreux élèves établit entre eux et lui un lien d'affection, et son savoir, son talent lui assurent, malgré sa jeunesse et malgré ses envieux, toute l'autorité de l'expérience. Il sait répandre un charme extrême dans ses leçons par la clarté de sa méthode, par la convenance de son langage ; et si sa diction est un peu embarrassée, c'est parce qu'il expose ses propres idées avec réserve.

Aussi modeste dans sa tenue, dans sa conduite que dans ses écrits et dans ses cours, il ne recherche aucune place, aucune faveur ; et, sans l'avoir sollicité, il est nommé, à vingt-neuf ans, médecin de l'Hôtel-Dieu. C'est là que chaque jour, auprès du lit des malades, il pratique cette médecine d'observation hors de laquelle l'art n'est souvent que le doute ou l'empirisme. C'est là qu'il cherche les signes et les formes des maladies, comme il en cherche les causes et les effets dans les altérations des cadavres ; c'est là enfin qu'il remplit cette noble mission du médecin d'hôpital, qui consacre au soulagement des infirmités du pauvre, et avec une généreuse sollicitude, son temps, son savoir et tous ses soins.

Il ne suffit pas encore à Bichat de servir l'humanité par son dévouement et la science par ses œuvres ; il ajoute à ses écrits, à ses leçons un nouvel élément d'étude, et, s'unissant à quelques jeunes gens inspirés aussi par l'amour de l'art, il fonde avec eux la *Société médicale d'émulation*. Il en rédige les actes et le règlement avec cet esprit de méthode qui ne semble pas s'allier au génie, et, en lui confiant ses premiers *Mémoires*, il assure le succès et la durée de l'institution, dont il représente la personification la plus élevée.

Une vie si laborieuse devait s'épuiser elle-même. La destinée de Bichat va finir. Il avait déjà été interrompu dans ses travaux par une hémoptysie, et il souffrait des atteintes d'une affection gastrique, dont le caractère s'aggravait de plus en plus dans l'atmosphère infecte des cadavres au milieu desquels il restait, comme enseveli, pendant des journées entières. Un funeste accident allait compliquer cette maladie : le 6 juillet 1802, Bichat, en descendant un escalier de l'Hôtel-Dieu, glisse, tombe et se heurte la tête assez violemment ; la commotion cérébrale lui fait perdre connaissance pendant quelques instants ; il se relève, et, ne souffrant pas, il se repose à peine et veut dès le lendemain reprendre ses occupations ; mais des accidents vers le cerveau se déclarent, en même temps que les symptômes de la maladie de l'estomac augmentent ; des phénomènes ataxiques surviennent enfin, et malgré les soins les plus éclairés, les plus assidus de Corvisart, médecin du premier consul, et de Lepreux, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, Bichat succombe le 23 juillet 1802 entre les bras de madame Demaut,

à laquelle il avait voué l'attachement le plus respectueux, le plus tendre, et dont il était resté l'appui. Il n'avait pas accompli sa trente et unième année.

Ainsi la mort qu'il étudiait chaque jour, la mort, dont il voulait connaître tous les effets pour en mieux préserver l'humanité, la mort, en le frappant lui-même avant l'âge, semblait se montrer cruellement jalouse des secrets que lui avait arrachés une si courte existence. Mais quelle aurait été la destinée de Bichat s'il eût vécu au delà de ce terme fatal ! N'aurait-il pas dépassé par son génie les extrêmes limites de l'art, ou bien cet homme illustre, déjà parvenu au sommet de sa gloire, n'aurait-il plus un seul pas à faire pour monter plus haut ? Personne ne le sait.

Bichat vient à peine de rendre le dernier soupir que tout l'Hôtel-Dieu en est ému ; ses pauvres malades le pleurent ; ses parents, ses amis, ses collègues, ses élèves, entourant son corps, lui rendent le pieux hommage de leur douleur ; l'École de médecine est en deuil, et bientôt toute la médecine française ressent profondément la perte qu'elle vient de faire.

Et l'homme si regretté, l'homme si grand par ses œuvres, était encore le citoyen probe et honnête, le savant modeste et indulgent qui oublie le mal et méconnaît l'envie, car l'envie n'a pas manqué à sa gloire ; il était aussi le disciple reconnaissant, le maître plein de bonté, le confrère ou le camarade le plus estimé, le plus aimé, l'ami le plus sincère ; il était enfin le fils le meilleur, car le premier culte de ses affections appartenait à son père.

« Les plus aimables qualités morales, dit son cher neveu Boisson ¹, re-
 » vèrent dans la personne de Bichat l'éclat de son mérite. Jamais on ne vit
 » plus de franchise et de candeur, plus de facilité à sacrifier ses opinions,
 » lorsqu'on lui proposait une objection solide. Incapable de colère et
 » d'impatience, il était aussi accessible dans un moment où un travail
 » pénible l'occupait, que dans ses moments de loisir. Sa générosité fut tou-
 » jours une ressource assurée à ceux de ses élèves que l'éloignement de
 » leurs familles mettait quelques moments dans l'indigence, ou que le
 » défaut de moyens empêchait de se procurer ailleurs l'instruction néces-
 » saire. Habile à distinguer les talents, il les encourageait de toutes les
 » manières possibles dès qu'il les avait découverts. L'envie s'attacha quel-
 » quefois à ses pas et chercha à lui ravir sa réputation, ne pouvant lui
 » pardonner son mérite ; mais il se contenta de mépriser de vaines attaques
 » et ne se mit jamais en devoir de les repousser directement, toujours
 » prêt à renouveler avec ses détracteurs une amitié qu'eux seuls avaient
 » rompue. »

Quel plus beau témoignage pourrait-on accorder à sa vie morale !

Bichat était de moyenne taille, sa figure régulière avait de beaux traits et de l'expression, son front large et découvert annonçait une vaste intelli-

¹ *Notice de l'Anatomie générale.*

gence; son regard doux et bienveillant, son attitude presque timide et sa parole calme, mesurée, attiraient à lui toutes les sympathies et détruisaient les sentiments jaloux.

On a prétendu que Bichat était aussi entraîné, par la passion du plaisir que par celle du travail; quelques écarts de jeunesse ont peut-être motivé ce reproche, mais des témoignages intimes nous assurent qu'il était à l'abri des séductions dangereuses.

Terminons cette notice en suivant les funérailles de Bichat, en saluant les monuments élevés à sa mémoire.

L'école de Paris, à laquelle il n'avait pas eu le temps d'appartenir comme professeur, mais qui le revendiquait comme le plus illustre de ses élèves, l'école de Paris, qui reconnaissait tout l'éclat que ses ouvrages devaient répandre un jour sur elle, s'empresse d'assister en corps aux obsèques du maître que cinq cents disciples accompagnent à sa tombe. C'est au nom de l'école de Paris que M. Hallé prononce l'éloge de Xavier Bichat; c'est au sein de l'école de Paris que M. Sue consacre la première séance de son cours d'histoire médicale à retracer la vie de ce martyr de la science.

Mais déjà ce n'est plus seulement au nom de l'école de Paris, c'est au nom de la France que le savant Corvisart écrit au premier consul ces mots mémorables : « Bichat vient de mourir à trente ans; il est tombé sur un » champ de bataille qui veut aussi du courage et qui compte bien des vic- » times : il a agrandi la science médicale : nul à son âge n'a fait tant de » choses et aussi bien... » Bonaparte, qui se connaissait en hommes et savait apprécier tous les mérites, toutes les vertus, répond à cette lettre en ordonnant qu'un monument soit élevé dans l'Hôtel-Dieu à la mémoire unie de Desault et de Bichat, comme s'il voulait honorer à la fois le grand chirurgien qui avait été aussi le maître de ses braves officiers de santé, et le grand médecin que la France venait de perdre ¹.

L'image de Bichat figure dès lors dans tous les hôpitaux, dans toutes les écoles, dans toutes les académies de médecine, comme la plus digne expression de la majesté de l'art, et, empreinte sur les médailles de la Société médicale d'émulation de Paris, qui lui dédie ses Mémoires, cette noble effigie doit inspirer plus tard d'autres œuvres.

En 1818, le peintre Hersent expose au Salon les *Derniers moments de Bichat*, et la composition touchante de ce tableau fit regretter qu'il ne soit pas reproduit par la gravure.

¹ Voici l'inscription du monument :

« Ce marbre, dédié à la mémoire des citoyens Desault et Bichat, a été posé pour attester la reconnaissance de leurs contemporains pour les services qu'ils ont rendus : le premier à la chirurgie française, dont il est le restaurateur; le second à la médecine, qu'il a enrichie de plusieurs ouvrages utiles, et dont il est agrandi le domaine, si l'implétable mort ne l'eût frappé dans sa trente et unième année. » (2 août 1802.)

En 1821, la Société d'émulation de l'Ain propose pour sujet de prix l'éloge de Bichat; c'est M. A. Miquel qui l'obtient, et nous lui devons plusieurs des documents que l'on vient de lire.

En 1833, la Société d'émulation du Jura fait placer à Thoirrette un marbre noir avec cette inscription devant la maison :

ICI NAQUIT XAVIER BICHAT LE 11 NOVEMBRE 1771.

En 1837, le statuaire David d'Angers est chargé de faire le fronton du Panthéon, et sur l'édifice qui porte cette inscription sublime, *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*, il représente Bichat qui succombe, la tête couronnée de lauriers, et tenant d'une main sa plume, de l'autre le manuscrit de son livre sur la vie et la mort.

Bientôt après, deux départements limitrophes dont la circonscription a été changée, le département du Jura et le département de l'Ain, s'attribuent l'honneur d'avoir donné naissance à Bichat, comme autrefois plusieurs villes de la Grèce s'étaient disputé le berceau d'Homère. Mais la gloire de Bichat est assez grande pour être partagée dans le pays qui a vu naître le général Joubert, l'astronome Lalande, le chimiste Sérullas, le chirurgien Percy et d'autres hommes célèbres. C'est d'abord le département du Jura, qui, le 3 mai 1839, fait inaugurer à Lons-le-Saulnier le buste de Bichat, dû au ciseau d'Huguenin, son compatriote, et surmontant une fontaine en marbre du pays. C'est ensuite le département de l'Ain : il veut avoir aussi un buste et le demande à David, qui lui donne une statue; on l'élève sur la place de Bourg, et le 24 août 1843 toute la population, toutes les notabilités du département, des députations des villes voisines et des délégués des facultés, des écoles, des académies, des sociétés de médecine, assistent à l'inauguration du monument. Bichat, plaçant la main sur la poitrine d'un enfant, y cherche la vie, tandis qu'à ses pieds gît la mort enveloppée d'un linceul. C'est ainsi que le génie de l'art a fait revivre le génie de la science, en s'inspirant de la plus belle œuvre de Bichat.

Mais celui dont le nom est ainsi honoré, celui qui a légué tant de gloire à la médecine, est mort sans laisser à ses héritiers assez d'argent pour lui acheter une tombe. Son corps, déposé dans un coin de terre du cimetière Sainte-Catherine, a été cependant préservé de l'oubli par les soins pieux de quelques-uns de ses amis, Girault, Hussen, Devilliers, Parizet. La Société d'instruction médicale, qui n'existe plus, a fait déposer une pierre sur ce cercueil, dont la place, à peine reconnaissable, sera bientôt effacée, car le cimetière va être détruit. Triste condition des destinées humaines les plus hautes, lorsqu'en se détachant de la terre elles laissent leurs restes mortels dans l'abandon! Faut-il rappeler que, dès l'année 1831, M. Devilliers a sollicité vainement une souscription de l'Académie de médecine

pour élever un tombeau à celui dont le nom a été si souvent proclamé dans son enceinte?

Enfin réparation va être faite et elle deviendra éclatante : le conseil municipal de la ville de Paris, dans sa séance du 6 février 1844, décide, d'après la proposition de MM. Thierry et Arago, qu'une concession perpétuelle de terrain serait faite au cimetière de l'Est pour y déposer les restes de Bichat.

Un congrès médical, assemblé l'année suivante pour la première fois et réunissant à Paris des médecins délégués de tous les départements, couronne la session de ses travaux en votant, à l'unanimité, la translation solennelle de ces précieux débris et l'érection à Paris d'un monument à sa mémoire¹. Une commission est aussitôt nommée; elle prépare, assure toutes les dispositions nécessaires, et assiste à l'exhumation le dimanche 16 novembre 1845, sous la présidence de M. le professeur Roux, qui, en déposant lui-même dans le cercueil la tête de Bichat, recouvre ses ossements d'une branche de laurier.

Le même jour, à midi, le congrès médical tout entier se rend à Notre-Dame, entoure le catafalque élevé dans la nef de la vaste métropole, et, après la cérémonie, ouvre la marche d'un cortège de dix mille personnes. Ce sont les représentants de toute la médecine de France, de hautes autorités de la ville de Paris, des délégués des sociétés savantes, des membres de l'Institut et de l'Académie de médecine, des professeurs de la Faculté et des écoles spéciales, des officiers de santé militaires, des médecins de la capitale, et la multitude enthousiaste des élèves, qui composent cet immense cortège et accompagnent à leur dernière sépulture les restes d'un homme mort depuis plus de quarante années. « C'est, comme l'a si bien » exprimé M. Malgaigne², la médecine tout entière qui rend hommage à l'un » de ses héros et de ses martyrs. » Noble et imposant spectacle pour la population, qui s'étonne et s'émeut sans savoir tout ce que veut dire ce seul nom, Bichat, inscrit sur le char funèbre et entouré de couronnes d'immortelles. Saluez, passants, saluez-le en honneur de l'humanité, comme nous tous nous le saluons en honneur de l'art. Il va retrouver enfin auprès de lui, dans la nécropole des hommes célèbres, des noms chers au sien, Desault, Corvisart, Laennec, Hallé, Portal, Béclard, Dupuytren, Larrey, noms vénérés que nous invoquons dans nos souvenirs, et qui nous répondent par les voix éloquentes des députés de la science réunis à ces grandes funérailles³.

¹ L'initiative de cette proposition est due à M. le docteur Blatin.

² Rapport de la commission au congrès.

³ Discours de MM. Serres, président du congrès; Roux, président de la commission Bichat; Gillette, président de la Société d'émulation; Rigol (de Gaillac), représentant les délégués des départements, etc.

Un monument va donc s'élever à Paris pour y consacrer la mémoire de Bichat. Sa place semble marquée à la fois dans l'enceinte de l'École anatomique des hôpitaux, éclairée par ses œuvres, au fronton de l'Hôtel-Dieu, qui a vu naître et mourir ce brillant génie, et au sein de la Faculté de médecine, qui n'a pu l'appeler à elle pendant sa vie, mais qui doit lui accorder une place d'honneur après sa mort. C'est là qu'il faut représenter la grande figure de Bichat, parce que c'est là qu'est représentée sa gloire.

Et si la médecine entière, si la médecine française surtout a reçu des travaux de Bichat une impulsion qui puise toute sa force dans les études anatomiques, dans la méthode expérimentale, dans l'observation pratique en un mot, nulle école assurément plus que l'école de Paris n'a ressenti davantage cette influence, nulle plus qu'elle n'a reflété l'éclat de cette brillante lumière, qui, de là, rayonne de toutes parts; et les autres écoles, les académies, les sociétés médicales, les hôpitaux, les chaires de l'enseignement, les livres, les journaux, enfin tous les échos de la science, en proclamant le nom de Bichat par le monde, l'unissent pour toujours à l'école de Paris.

Où, c'est là que nous verrons l'image du grand médecin dont nous avons essayé de raconter l'histoire; et lorsque cette nouvelle œuvre de David sera saluée d'acclamations unanimes, une voix peut-être dira aussi : Honneur à l'artiste national qui, dans les généreux élans de son génie et de son admiration pour les hommes illustres de la France, a, le premier, compris les vœux légitimes de notre art et ceux de l'humanité reconnaissante, en dotant le pays des statues de trois de ses grandes célébrités médicales : Ambroise Paré, Xavier Bichat, et celui que désigne le testament de Sainte-Hélène.

HIPPOLYTE B^{er} LARRET,

Professeur au Val-de-Grâce, agrégé de la Faculté de médecine.